



UN
FAUTEUIL
POUR
TROIS

Catherine GAILLARD-SARRON

Catherine Gaillard-Sarron

Un fauteuil pour trois

Nouvelles fantastiques

© Catherine Gaillard-Sarron, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1105-1

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents,

Mon mari,

Mes enfants,

Ma famille...

*Et à tous ceux qui m'inspirent
sans en avoir conscience.*

*« Elle les vit tous, chenus et décrépits
qui lui souriaient de leurs mâchoires béantes et noires ! »*

La dernière garde

Elle avait réussi à s'échapper en prétextant de la fatigue, les mauvais chemins et surtout un rendez-vous important tôt le lendemain. Personne ne l'avait vraiment retenue. Ses hôtes avaient juste un peu insisté pour la forme. La fête continuerait sans elle et c'est sans regret qu'elle referma la porte sur les rires et les flonflons. Dehors la nuit était glaciale. Il avait beaucoup neigé ces derniers jours et sous le ciel piqueté d'étoiles, le paysage, minéral et surréaliste, étincelait de mille reflets d'argent. Mais Maude ne s'arrêta pas au spectacle scintillant sous la lune, le froid intense la transperçant de ses aiguilles acérées. Elle s'engouffra dans sa voiture, mit le moteur en marche, le chauffage à fond et démarra. Le tableau de bord indiquait une température extérieure de moins vingt-neuf degrés. Elle nota machinalement l'heure : 11 h 50 et la date : 29 janvier 2005. Elle roulait prudemment, lentement, ses yeux brûlants et rougis par la fumée scrutant la route recouverte de neige glacée.

Maude habitait la région du Jura français depuis une dizaine d'années. Elle aimait en contempler les paysages superbes et presque sauvages, mais supportait mal les conditions climatiques qui y sévissaient l'hiver. Lorsqu'elle avait vu le temps, elle avait hésité à prendre la route. Un instant, elle avait même songé à appeler son amie à la Brévine pour se décommander. Au dernier moment, pourtant, elle avait choisi de se rendre à cet anniversaire. Après tout, la fête ne se déroulait qu'à une quinzaine de kilomètres de chez elle et cela lui changerait les idées. Elle sortait peu et les invitations étaient rares à son âge. À l'instar de son amie ce soir, elle avait fêté ses soixante-huit ans au début du mois de décembre. C'est d'ailleurs pour fuir un peu son isolement qu'elle avait vendu la maison familiale au décès de son époux et loué un petit appartement aux environs de Morteau.

Quant à ses deux enfants, ils vivaient et travaillaient à l'étranger, leurs visites étaient rares.

Dans la voiture, le chauffage était enclenché depuis cinq bonnes minutes mais Maude ne parvenait pas à se réchauffer. La buée couvrait une partie des vitres et malgré ses lunettes elle avait de la peine à distinguer la route. La bise soufflait de nouveau et tout se confondait dans un blanc uniforme. Habituellement, lorsqu'elle conduisait de nuit, elle pouvait suivre la ligne blanche, mais là elle n'avait plus aucun repère.

Seigneur, pourquoi avait-elle si froid ? En dépit des gants de laine qu'elle portait, ses mains étaient complètement gelées. Et puis cette intense fatigue qu'elle ressentait depuis un moment. Elle n'avait menti qu'à moitié à son amie tout à l'heure. Elle se sentait terriblement lasse soudain – comme si son énergie fuyait par tous les pores de sa peau. Elle était vraiment à plat. Maude jeta alors un regard à la montre du tableau de bord et constata qu'il était presque minuit. Le calendrier numérique amorçait le changement de date.

Elle éternua. Son regard se porta aussitôt sur le curseur du chauffage. La ventilation, assourdissante, était au maximum mais ne semblait curieusement dégager aucune chaleur. Maude était frigorifiée. Elle tremblait et claquait des dents à présent. Sa voiture n'étant plus de première jeunesse, elle pensa avec un serrement de cœur : « Pourvu que je ne tombe pas en panne dans ce coin perdu ! »

La voiture arrivait à présent dans la forêt, au lieu-dit *La Garde*. Maude appréhendait cet endroit. Le verglas y était fréquent et la forte déclivité rendait la route encore plus dangereuse en hiver. Les mains engourdis par le froid, elle se tenait crispée sur le volant. Sa voiture était équipée de pneus à clous, mais elle n'avait pas l'habitude de rouler sur la neige. Elle aborda la pente un peu rapidement. Elle ne sentait plus ses pieds et ses yeux larmoyaient à force de se concentrer sur sa conduite. Soudain, un chevreuil affolé jaillit dans les phares de la voiture. Surprise, Maude donna un violent coup de volant pour l'éviter et fit un écart. Elle contre-braqua immédiatement pour redresser mais elle roulait trop vite. Paniquée, elle

planta alors instinctivement sur les freins et perdit la maîtrise de son véhicule qui se mit à dérapier et glisser sur la chaussée verglacée. En une seconde, elle vit défiler, balayée par la lueur des phares, la masse compacte des sapins alignés de chaque côté de la route. Immenses et sanglés dans leurs armures étincelantes, ils la regardaient passer à toute allure, lui faisant comme une haie d'honneur...

Maude aurait été incapable de dire comment elle était parvenue à rentrer à la maison. Après l'embarquée, elle avait probablement perdu connaissance, mais elle était bien là à présent, dans sa voiture et devant son immeuble à Morteau. Elle ne se souvenait plus de rien, hormis des sapins. Depuis qu'elle était partie en glissade, seule persistait dans son esprit amnésique l'image de ces conifères raides comme des soldats au garde-à-vous. Complètement sonnée et l'air absent, elle promenait maintenant son regard incrédule sur le tableau de bord, essayant vainement de raccommoder cet accroc temporel qui déchirait son présent. La pendule indiquait minuit vingt. Il s'était donc écoulé une vingtaine de minutes depuis qu'elle avait dérapé. Le calendrier marquait cependant toujours la date du 29 janvier.

« Tiens ! c'est bizarre », se dit-elle, étonnée, « pourquoi la date n'a-t-elle pas changé ? » « Décidément », pensa-t-elle, « cette voiture mérite une bonne révision ! »

Maude ne semblait pas blessée. Elle avait juste terriblement froid : un froid brutal, paralysant comme le gel qui pétrifie aussitôt tout ce qu'il touche. Et puis cette fatigue lancinante qui l'écrasait de tout son poids. Elle avait tellement sommeil que ses paupières se fermaient toutes seules. La perspective d'un bon thé brûlant et de son lit tout proche la rasséra un peu. Elle était immensément soulagée d'être enfin arrivée à bon port.

Maude sortit de sa voiture et se dirigea vers l'entrée principale de son immeuble ancien et vétuste. Quand après mille efforts, elle réussit enfin à pousser la lourde porte, un souffle glacé lui cingla le visage et elle crut défaillir. Elle n'en pouvait vraiment plus. Elle était à bout, exténuée. Jamais de sa vie elle n'avait ressenti un froid pareil et une telle envie de dormir. De ses doigts gourds et maladroits, elle chercha l'interrupteur. Il ne fonctionnait

pas. Elle insista un instant, puis s'avisa que le gel pouvait en être la cause. Par prudence, elle renonça également à utiliser l'ascenseur. Avec difficulté, elle se mit alors à gravir les escaliers jusqu'au deuxième étage. Pourquoi faisait-il si froid ici également ? Toutes les installations étaient-elles tombées en panne ?

Son corps n'était plus qu'un bloc de glace qu'elle bougeait avec une peine infinie, et plus elle montait, plus la température semblait descendre. Rigide comme une statue de pierre, elle atteignit enfin le palier de son appartement. Sous la clarté lunaire, elle s'y reprit à plusieurs fois pour ouvrir sa porte tant ses doigts ankylosés refusaient de lui obéir.

« Mon Dieu », pensait-elle avec angoisse, « comment se fait-il que j'aie si froid ! »

Elle pénétra dans son petit trois pièces avec l'unique idée de se faire du thé et de se mettre immédiatement au lit pour se réchauffer. Mais ici aussi l'interrupteur ne fonctionnait pas. Soudain, alertée par quelque chose d'inhabituel, elle se figea. Une odeur étrange flottait dans l'air et l'obscurité semblait agitée d'un mouvement anormal. Oppressée par la densité des ténèbres, Maude eut le net sentiment que des ombres se mouvaient tout autour d'elle. Elle entendit même distinctement des murmures, comme si des gens parlaient à voix basse. Terrorisée, elle se mit brusquement à hurler.

Ses dents s'entrechoquaient et son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'elle eut la certitude qu'il allait sortir de son corps. Elle le sentait bondir comme un cheval fou et distendre son enveloppe corporelle... son enveloppe corporelle !

Maude s'aperçut alors que son corps était en train de disparaître. Si l'instant d'avant elle était pareille à un bloc de glace, elle était maintenant en train de se liquéfier sous ses propres yeux.

« Oh mon Dieu, mon Dieu, mais que se passe-t-il ? »

Elle était complètement paniquée à présent. Ses yeux s'étaient un peu habitués à la pénombre et elle regardait sans le reconnaître cet appartement où elle vivait depuis dix ans. Où étaient ses meubles ? Ses photos ? Où

étaient passées toutes ses affaires ? Elle se crut en plein cauchemar et se pinça jusqu'au sang dans l'espoir de se réveiller. Mais elle ne se réveillait pas.

Tout à coup, une voix chevrotante de petite vieille troua le silence :

— N'ayez pas peur madame Thétys, personne ne vous veut du mal...

— Qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ? lança Maude terrorisée en cherchant du regard d'où venait la voix.

— Mais je suis CHEZ MOI, madame Thétys ! Nous sommes tous CHEZ NOUS, dit la voix avec un petit rire amusé qui lui fit froid dans le dos.

Maude entendit alors d'autres gloussements moqueurs s'élever dans le salon ; ses poils se hérissèrent sur sa peau.

— Faisons les choses dans l'ordre, voulez-vous, reprit la voix tremblotante. Tout d'abord, je suis madame Rovray, la locataire précédente. Tous mes amis, au salon, sont les locataires qui ont habité cet immeuble avant moi.

Une onde de murmures approbateurs parcourut la pièce.

— Savez-vous, reprit madame Rovray, que cet immeuble date de 1505 et que bien qu'il ait déjà été maintes fois rénové, ses fondations sont toujours d'origine... Un vieil alchimiste vivait jadis dans cet édifice d'apparence modeste. Il n'a peut-être pas réussi à changer le plomb en or, mais il a fait mieux, madame Thétys : il est parvenu à transmuter la mort en vie ! Il a découvert l'alchimie de la vie ! Et depuis sa mort, son secret, enterré et mêlé à la terre de ces fondations, agit toujours sur nous... inexplicablement.

Autour d'elle, respectueuses, les voix s'étaient faites silencieuses.

— Vous comprendrez, poursuivit-elle au bout d'un moment, que nous accordions autant d'importance à ce bâtiment. Nous sommes en quelque sorte les descendants expérimentaux de cet alchimiste et nous nous devons de protéger et de préserver ce lieu de toute destruction. Il en va de notre « Sur-vie » ! Tant que ses fondations existeront, nous existerons aussi !

Nous en sommes les gardes, les soldats, dit fièrement madame Rovray.

Toujours debout dans l'entrée, Maude semblait figée de stupeur. Elle tremblait de tous ses membres, comme chancelante au bord de ce monde inconnu qui l'attirait inexorablement vers son néant vertigineux. Autour d'elle, pareilles à des insectes vrombissants, les voix chuchotaient dans un bruissement incessant, approuvant chaque parole de leur locataire en cheffe.

— Vous avez eu fin nez de choisir cette vieille bâtisse, reprit celle-ci d'un ton complice, mais nous devons vous avouer toutefois que nous avons, comment dire, une certaine... influence sur le choix des locataires. Nous sommes évidemment... très attentifs à leur profil. Nous les préférons tranquilles, vieux, sans enfants et sans animaux ; ces derniers causent trop de ravages. Et puis, la curiosité est notre ennemie jurée. Aussi, lorsqu'un locataire ne nous convient pas, nous n'hésitons jamais. Quelques manifestations très particulières de notre cru suffisent, en général, à régler rapidement le problème.

Mais vous, madame Thétys, admit madame Rovray, vous avez plu immédiatement à tous les locataires. C'est très rare vous savez !

Une rumeur d'assentiment s'éleva du régiment des ombres.

— Voyez-vous, dit-elle, la tradition veut que ce soit toujours le dernier locataire à avoir quitté la maison qui vienne accueillir le suivant. La prochaine fois, c'est vous qui serez à ma place...

Mais pour l'heure, au nom de « la Garde des Blancs Soldats » je vous souhaite la bienvenue, madame Thétys. Elle ponctua sa phrase d'un petit rire aigre qui sonnait comme un glas.

Maude était devenue presque aussi transparente que les autres à présent et il lui sembla que les voix s'intensifiaient autour d'elle. En dépit de sa peur, elle avait de plus en plus froid et sommeil.

— Nous sommes là pour vous escorter, madame Thétys, entendit-elle résonner dans sa tête.

— Pour vous escorter ! reprit le chœur des voix avec de petits